

Couverture de l'édition originale de *Un anno a Pietralata*, le journal d'Albino Bernardini qui parut en février 1968 et inspira Vittorio De Seta pour *Diario di un maestro*.

## Pour une imagination pédagogique. Éducation, activité politique et éditoriale en Italie, 1945-1980

Francesco Grandi

Il est parfois difficile d'être plus féroce qu'un enfant ou qu'un homme. L'éducation court alors, elle aussi, le risque de devenir féroce. Contrôle féroce. Réponses féroces à des questions féroces. Comment trouver la force de se maintenir en équilibre ?

Giuliano Scabia

Connaître le monde et vouloir le changer sont indissociables.

Aldo Capitini

Éduquer est un verbe délicat.

Margherita Zoebeli

### La découverte d'une « autre planète »

Don Lorenzo Milani, Mario Lodi, Albino Bernardini et Vittorio De Seta sont contemporains (nés entre 1917 et 1923). Ils ont une vingtaine d'années au moment de la guerre; certains d'entre eux l'ont vécue, ont fait de la prison et participé à la Résistance. Leurs premières recherches datent des années 1950, se précisent, prennent forme et rencontrent un écho public dans les années 1960. Elles les conduisent à la fréquentation de milieux sociaux et culturels différents des leurs, dans une période où l'Italie assiste à la fin du monde paysan, à la transformation radicale des modes de travail et de consommation, des goûts et des identités, des géographies sociales, des horizons mentaux et des systèmes symboliques. Au fil de ce parcours d'observation participante dans des univers en mutation, ils s'interrogent – chacun à leur manière – sur leurs rôles et leurs fonctions, ainsi que sur l'adéquation de leurs outils professionnels; ils partagent une conception éthique et politique de leur activité, selon laquelle on ne distingue pas connaissance et intervention, recherche et action.

Les travaux de don Milani, Lodi, Bernardini et De Seta font partie d'un ensemble d'expérimentations pédagogiques qui intégrèrent les pratiques, les langages et les techniques de l'enquête et de l'histoire sociales, et cela à la double échelle de la société et de collectifs locaux. Ces expérimentations furent les premières à entamer l'opposition très enracinée de l'idéalisme crocien envers les sciences sociales ; celle-ci fut en effet l'équivalent d'un veto avalisé par le fascisme et renforcé par une partie de la tradition marxiste-communiste qui, en Italie, s'était contentée de respecter symboliquement l'héritage gramscien – en ignorant ce qui précisément, dans l'œuvre de Gramsci, relevait de l'enquête sociale<sup>1</sup>. Gramsci écrit en 1923 :

*Nous ne connaissons pas l'Italie. Pis encore : nous manquons des instruments adéquats pour connaître l'Italie telle qu'elle est réellement, et nous sommes donc dans la quasi-impossibilité de faire des prévisions, de nous orienter, d'établir des lignes d'action qui aient quelque chance d'être exactes<sup>2</sup>.*

Une telle connaissance devait, selon Gramsci, orienter un projet politique défini non comme une camisole idéologique mais comme un outil polyvalent permettant de s'interroger sur le fonctionnement à long terme d'une société, sur ses invariants et ses contradictions. L'identification des acteurs sur le terrain, l'étude de leurs difficultés, la réflexion sur leurs inquiétudes, et par conséquent la découverte de possibles solutions, devaient converger pour accréditer ce projet.

Et ce n'est pas un hasard si ceux qui, dans l'immédiat après-guerre, relevèrent le défi de cette découverte de l'Italie (de ses territoires, des classes sociales, des mentalités, des formes d'organisation) furent surtout des marginaux, des hétérodoxes, des voix critiques et libres, des militants, hors du périmètre des partis de masse et des grandes institutions de l'État<sup>3</sup>. Chacun à leur manière,

1. Voir à ce propos Alessandro Pizzorno, « Tra accademia e movimento negli anni Sessanta », dans Renate Siebert (dir.), *Il piacere della sociologia. Essere e diventare sociologi. Trent'anni dopo il Sessantotto*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1998, p. 23 : « les intellectuels marxistes italiens [...] n'ont pas su fournir une analyse de fond du capitalisme contemporain [...] ils ont persisté au contraire à faire perdre leur temps aux jeunes chercheurs avec l'hégélianisme napolitain ou celui de Piedigrotta, avec les lettres d'Engels à monsieur Untel, ou avec la philosophie des Lumières de bas étage de Canicatti ». Dans l'une des scènes finales de *Diario di un maestro*, les sarcasmes du directeur à l'égard du maître d'école D'Angelo sont le témoignage parfait d'une mentalité anti-sciences humaines : « À la fin de l'année nous aurons une classe de sociologues, d'urbanistes, d'économistes mais aucun

d'entre eux ne saura distinguer un verbe d'un adjectif. »

2. Antonio Gramsci, « Che fare », *La voce della gioventù*, 1<sup>re</sup> année, n° 12, 1923 ; traduit dans *Les Écrits politiques*, t.2 : 1921-1922, Paris, Gallimard, 1975, p. 306.

3. On retrouve ces personnages à l'intérieur d'un écosystème social très varié, qui comprend aussi bien les milieux catholiques et progressistes attentifs à la sociologie française, la galaxie de la gauche italienne qui s'exprimait alors dans les Edizioni Avanti! (liées au Parti communiste) de Gianni Bosio, dans les *Quaderni rossi* (opéraïstes) de Raniero Panzieri, ou dans le communisme dissident d'un Danilo Montaldi. Les catholiques et les communistes actifs au cœur des organisations de masse croisent les représentants des diasporas libertaire et sociale-démocrate, ainsi que les membres d'associations éducatives laïques de plus en plus présents sur le terrain.

ces acteurs voulurent participer à la reconstruction du pays, de ses structures économiques, sociales, éducatives et culturelles, de ses formes de démocratie aussi, après vingt ans de fascisme et la dévastation humaine et matérielle d'un conflit mondial. Comme l'écrit Alessandro Casellato :

*Raconter la province et tout ce qui se tient aux marges, dénoncer le retard et la mauvaise gouvernance, recueillir l'histoire des individus anonymes racontée par eux-mêmes et affirmer la dignité de l'activité littéraire et politique : tels étaient les piliers d'un programme politique « de pensée et d'action ». Les instruments, les méthodes, les présupposés théoriques étaient progressivement affinés, au fil des prises de conscience<sup>4</sup>.*

Si l'on veut recenser les innovations pédagogiques des quinze années qui ont suivi la guerre, mieux vaut se référer à l'échelle locale et périphérique qu'à l'échelle nationale<sup>5</sup>. Elles furent menées à la base, de manière volontariste, par des individus isolés ou par des petits groupes inspirés par une littérature théorique d'envergure internationale qui rencontrait en Italie quelques-uns de ses interprètes les plus importants. Ceux-ci concevaient l'école comme une pratique de vie commune qui, en tant que telle, devait à la fois contribuer à l'autonomie des individus et inclure ceux que le progrès économique risquait de laisser sur le bord de la route.

\*

Les terrains d'intervention de don Lorenzo Milani étaient les paroisses périphériques de la Florence du cardinal Elia Dalla Costa, de don Giulio Facibeni, du père Ernesto Balducci, de Giorgio La Pira et de l'organisation caritative San Vincenzo de Paoli, et son projet celui de guider les pauvres vers une foi commune, en dépit de la diversité des origines et des parcours. Son grand livre-enquête, *Esperienze pastorali* – publié en 1957, dix ans avant *Lettera a una professoressa* – associe techniques d'investigation qualitative et quantitative à partir d'un nombre considérable de données recueillies dès le début des années

4. Alessandro Casellato, « L'orecchio e l'occhio : storia sociale e microstoria », *Italia contemporanea*, n° 275, 2014, p. 257. Pour les croisements entre histoire sociale, microhistoire et histoire orale à partir des années 1950, voir Alessandro Casellato, « Con le orecchie dritte. Storia orale e inchiesta sociale negli anni del boom economico », *Belfagor*, vol. 66, n° 6, 2011, p. 685-696, et Gilda Zazzara, « Con le orecchie dritte. Spostati e piantati. Volti del "miracolo economico" », *Belfagor*, vol. 67, n° 2, 2012, p. 215-223.

5. Les nouveaux programmes Ermini pour l'école primaire entrèrent en vigueur en 1955. Inspirés du personnelisme de Jacques Maritain et conservateurs dans les contenus (ils présentaient la religion catholique comme « fondement et couronnement » de l'enseignement), ces programmes contenaient aussi des signes d'ouverture aux méthodes de l'« école active ». L'Istituto del doposcuola (le *dopo-scuola* désigne les activités périscolaires) fut fondé en 1958 ; il était géré par le patronage scolaire communal et animé par des instituteurs non titulaires qui se chargeaient d'activités non intégrées au programme officiel.

1950. L'ouvrage interroge l'inefficacité des cours de catéchisme et analyse les raisons du peu d'incidence de l'éducation sur la formation de la personnalité des élèves; mais don Milani y fait surtout le récit extraordinaire des effets du « miracle économique » italien sur de nombreuses périphéries rurales du pays. Il décrit ainsi l'exode des paysans et des montagnards vers la ville :

*Ce ne sont pas des jeunes gens isolés au caractère aventureux ou intranquille mais des populations entières, avec leurs anciens et leurs sages épouses, qui ont fait le choix, et sans hésitation, des dangers de la plaine. Même après avoir connu le chômage et l'absence de toit, ils ne reviennent pas sur leurs pas*<sup>6</sup>.

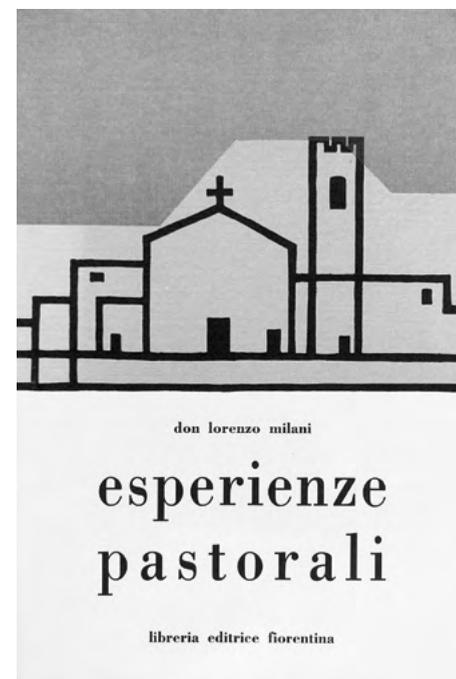
Pour leur caractère obstiné, suspicieux et taciturne, à cause aussi des difficultés de communication qu'il rencontre avec les montagnards en tant qu'éducateur d'origine bourgeoise, don Milani les compare à des sourds-muets. Après avoir réalisé une enquête de terrain à l'aide de questionnaires distribués avec ses élèves, il classe les types de parcours (passage de la montagne à la plaine, du village à la ville, du paysan à l'ouvrier) qui tous s'accompagnent d'un mélange « de mécontentement et de désir anxieux d'ascension sociale », ainsi que d'un complexe d'inadaptation et d'un sentiment de stigmatisation sociale. Les sourds-muets ne peuvent être abandonnés à leur sort, « il faut leur apprendre à parler. De même avec les montagnards. » San Donato di Calenzano, situé entre les dernières pentes montagneuses et la plaine, et Sant'Andrea a Barbiana dans le Mugello, encore plus excentré, sont des zones paysannes et ouvrières: un monde de misère et d'arriération où, si l'analphabétisme chronique des décennies précédentes a été résolu, se manifeste désormais un déséquilibre entre l'accroissement de la production consécutif au progrès technique (avec les transformations sociales qui s'ensuivent) et la qualité de l'offre en matière d'instruction. Pour don Milani, l'écart culturel entre les classes sociales s'explique par ce déséquilibre, aggravé par l'insensibilité aux questions sociales, et non par la médiocrité intrinsèque du niveau de l'instruction. Recherchant « les causes de l'insuccès des enfants pauvres dans l'école publique<sup>7</sup> », le prêtre dénonce la dimension classiste du système scolaire et sa difficulté à se remettre en cause et à s'adapter aux transformations en cours :

*Ici, à la campagne, le fils de paysan passe ses après-midi et ses vacances à jouer. S'il apprend quelque chose, c'est durant les quatre malheureuses heures d'école. L'institutrice qui enseigne à la campagne en a conscience et s'adapte au contexte. L'enseignant de Prato, lui, ne peut pas en faire autant : il a dans sa classe des enfants des villes et des campagnes, des bourgeois et des prolétaires (les premiers*

6. Don Lorenzo Milani, *Esperienze pastorali* (1957), Florence, Libreria editrice fiorentina, 1997, p. 96.

7. *Ibid.*, p. 181.

Esperienze pastorali a paru en 1957, un an après l'ouverture de l'école de Barbiana. A droite : l'école durant l'été 1964 (la piscine avait été creusée par les enfants). Photographie d'Agostino Ammannati.



*en plus grand nombre que les seconds). Même s'il s'efforce de tenir compte de la situation des enfants de paysans prolétariés, il ne peut pas ramener son enseignement au niveau de celui des écoles rurales. Il explique les devoirs à faire à la maison et contrôle ce qui a été fait. Cette organisation du secondaire est nouvelle pour nos enfants : ils sont dépassés en quelques semaines. Le père ouvrier qui n'a connu que l'école primaire et qui ignore tout des niveaux supérieurs est incapable de donner à son fils une discipline, une méthode et des horaires adaptés à la nouvelle situation. Il est consterné par le bulletin scolaire du premier trimestre, mais il met cela sur le compte de l'injustice, de l'incompréhension, et de la corruption des professeurs par les riches. Quand, vers la fin de l'année scolaire, l'enfant commence à s'habituer à ce nouvel environnement, il est trop tard. Les humiliations quotidiennes, sanctionnées par l'échec aux examens, ont suffi à lui faire détester les études pour le restant de sa vie. Les bulletins qui empirent d'un trimestre sur l'autre sont notre lot habituel. Le retard s'accumule, puis vient le découragement et, enfin, la haine de l'école. Le pauvre père ne baisse pas les bras : dès qu'il le peut, il se saigne aux quatre veines pour envoyer son fils suivre des cours particuliers. Les dépenses sont énormes, le résultat nul*<sup>8</sup>.

Dans *Esperienze pastorali*, don Milani s'adresse aux prêtres responsables de l'éducation des adultes et pointe les limites de leur formation pédagogique. Ce thème fut l'un des principaux motifs du débat sur la transformation de l'école durant cette période :

8. *Ibid.*, p. 183-184.



Les séminaires n'ont ni livres, ni programmes, ni organisation culturelle propres. Ils reprennent ceux qui ont cours ailleurs<sup>9</sup>. Ces livres, ces programmes et cette organisation sont l'expression d'une seule et unique classe sociale, qui n'est sûrement pas celle des pauvres : ils sont le reflet de son idéologie, des exigences de son milieu, de son traditionalisme et souvent aussi de ses intérêts. [...] Nous avons donc consacré douze ans de notre vie à assimiler le langage de ceux qui aujourd'hui sont les plus proches de l'Église, mais qui sont aussi les moins chers au Seigneur et, numériquement, une part insignifiante de notre peuple. Et, ce faisant, nous avons perdu la capacité de parler un langage compréhensible et utile aux préférés de Dieu (préférés parce que pauvres et éloignés de l'Église), les 81,3 % de notre troupeau<sup>10</sup>.

\*

Quand Mario Lodi devient instituteur en 1948, il est nommé à l'école de San Giovanni in Croce dans la province de Crémone ; en 1956 il est muté à l'école de Vho di Piadena, son village natal ; les deux écoles se trouvent dans de petits centres ruraux de la plaine padane<sup>11</sup>. Il a raconté ses expériences pédagogiques

9. *Seguono quelli del mondo* : littéralement, « ils suivent ceux du monde ». Le monde peut s'entendre comme le monde extérieur, le reste de l'Italie, mais aussi – la suite du texte l'explique – comme le monde au sens de « grand monde », le monde des nantis. NDT

10. Don Lorenzo Milani, *Esperienze pastorali*, op. cit., p. 205 et 210.

11. Piadena était alors un petit centre de la province de Crémone, situé dans une zone à forte tradition agricole où s'étaient également implantés de petites industries et des ateliers artisanaux.

12. Sur l'histoire et le rôle des Edizioni Avanti!, voir Antonio Fanelli et Mariamargherita Scotti (dir.), *I libri dell'Altra Italia: le carte e le storie dell'archivio delle Edizioni Avanti!*, n° 21 de la *Rivista dell'Istituto Ernesto*

de Martino per la conoscenza critica e la presenza alternativa del mondo popolare e proletario, 2012.

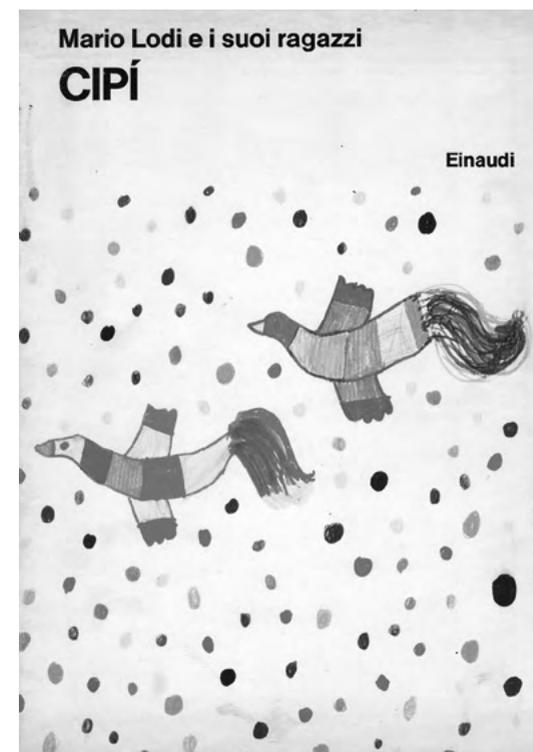
13. La collection « Universale ragazzi » permet d'abord de faire connaître les expériences pédagogiques novatrices de Lodi, qu'il mena seul puis en collaboration avec des enseignants du Mouvement de coopération éducative, dont il se revendiqua par la suite. Certaines de ces publications furent reprises par Einaudi (voir ci-contre).

14. Mario Lodi, *C'è speranza se questo accade al Vho*, Milan, Edizioni Avanti!, coll. « Il gallo grande », 1963 ; repris dans Carla Ida Salviati, *Mario Lodi, maestro. Con pagine scelte da C'è speranza se questo accade al Vho*, Florence, Giunti Scuola, 2011, p. 10.

Luigi Comencini, *I bambini e noi*, 1970. Six épisodes. Le début du troisième épisode est tourné en Ombrie. Des enfants taiseux, habitués au silence de leurs vallées, se rendent à l'école de Corposano en traversant les bois et les ravins. A gauche et à droite, Comencini est à l'image (voir p. 13-14, note 2).

des années 1952-1962 dans *C'è speranza se questo accade al Vho*, publié en 1963 dans la collection « Il gallo grande » des Edizioni Avanti!, dirigées par l'historien Gianni Bosio, qui fut un acteur important du mouvement ouvrier, de l'enquête sociale et de l'histoire orale<sup>12</sup>. Dès 1961, Bosio avait proposé à Mario Lodi de diriger pour Avanti! la collection « Universale ragazzi », dans laquelle parut d'abord le roman éducatif *Cipí*, qui fut l'une des toutes premières tentatives d'écriture collective menées par Lodi<sup>13</sup>. Dans *C'è speranza se questo accade al Vho*, celui-ci fait part de ses doutes et des tâtonnements d'une pédagogie qui cherche à se défaire du paternalisme autoritaire attaché à la fonction disciplinaire de l'école et à la figure du maître d'école :

*Si l'école ne doit pas simplement instruire, mais aussi et surtout éduquer en formant un citoyen capable de s'insérer dans la société – un citoyen qui a le droit d'exposer ses propres idées et le devoir d'écouter les opinions des autres –, cette école, fondée sur l'autorité du maître et sur la soumission de l'élève, ne remplit pas sa mission car elle est coupée de la vie. Mais comment changer la vie? Par quels moyens<sup>14</sup> ?*



Deux livres de Mario Lodi parus chez Avanti! respectivement en 1961 et 1962 : *Cipí*, écrit avec ses élèves et publié dans la collection « Universale ragazzi » qu'il dirigeait (ici, repris par Einaudi en 1972) ; *I quaderni di Piadena*, un recueil d'enquêtes menées en Lombardie avec Giuseppe Morandi.